Ami du Clergé du 21-28 juillet 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de la Transfiguration. — Les enseignements de la Transfiguration, 401.
Pour la fête de sainte Philomène. — Les inscriptions de sa tombe, 403.
Panégyrique de S. Laurent. — Un diacre fidèle, charitable et courageux, 406.
Sur les Epîtres du dimanche. — XXXVIII. *11° Dim. après la Pentecôte :* Les preuves de la Résurrection, 408.
La Liturgie de la messe. — X. La communion, 410. — XI. La communion *(suite)*, 412
Aux Enfants de Marie. — LXXVIII. Le péché d'orgueil, 414.
Allocutions de mariage. — VII, 415.

POUR LA FÊTE DE LA TRANSFIGURATION

(6 août)

LES ENSEIGNEMENTS DE LA TRANSFIGURATION

Mes frères,

En ce temps-là, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean. On ne sait pas avec certitude pourquoi le Sauveur voulut donner à ces trois témoins qui l'accompagnaient cette marque sensible de son amour ; mais on ne peut douter que le Fils de Dieu, incapable de se tromper dans le choix de ses confidents, n'eût de grandes raisons de les honorer de cette faveur. On pense que S. Pierre fut choisi parce qu'il avait été le premier des Apôtres à confesser publiquement la divinité de Jésus, à qui le Père céleste allait rendre un magnifique témoignage, ensuite, parce qu'il convenait de lui montrer l'image de la gloire qui doit être la récompense de la dignité souveraine qu'il devait exercer dans l'Eglise. S. Jacques fut choisi, parce qu'il devait le premier des Apôtres verser son sang, pour confesser sa foi, car il faut que celui qui doit beaucoup souffrir pour Jésus-Christ soit soutenu par une vive espérance de la félicité future. Enfin le Sauveur voulait donner à S. Jean les idées les plus hautes de sa divinité, dont il devait être le prédicateur par excellence dans son Evangile ; d'ailleurs, la pureté incomparable de son cœur l'avait rendu l'objet d'une tendresse spéciale de son Maître.

I

Jésus ayant donc pris ces trois disciples favoris, les conduisit sur une haute montagne à l'écart. Il choisit un lieu solitaire et une montagne très élevée pour le théâtre d'un si grand événement, pour apprendre aux âmes qui aspirent à la vraie félicité, qu'il faut s'élever par l'oraison au dessus des créatures et de toutes les choses corporelles. Rien n'est plus ordinaire dans la vie des saints que le Seigneur attirait dans la retraite, que ce phénomène divin de l'extase, où, le front rayonnant de lumière, ils recevaient la communication des secrets les plus ineffables de la divinité.

Et il fut transfiguré en leur présence, c'est-à-dire que sans rien perdre de sa réalité et des formes naturelles de son corps, il laissa transpirer un rayon de sa gloire à travers le voile de son humanité. Son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements, pénétrés de la lumière qui rejaillissait de tout son corps et semblables à ces nuages que le soleil perce de ses rayons, parurent blancs comme la neige. Nous regardons ce mystère comme l'un des plus grands miracles de Jésus. Tandis que c'était au contraire la suspension du miracle par lequel il arrêtait ces torrents de lumière qui faisaient continuellement effort pour se répandre sur son humanité. Car l'état glorieux dans lequel il venait de se montrer, était, si l'on peut ainsi parler, son état naturel, et le miracle n'était pas qu'il eût paru quelques moments dans cette gloire propre du Fils unique du Père, mais que, par un effet de sa toute-puissance, il la renfermât au-dedans de lui-même.

Mais, soit qu'il prive son corps de la gloire qui lui est naturelle, soit qu'il sorte de son état d'obscurité volontaire, c'est son amour pour nous qui le conduit. S'il cache sa gloire aux hommes et s'il ordonne aux disciples, en descendant de la montagne, de ne dire à personne ce qu'ils ont vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts, c'est qu'il était dans l'ordre des décrets divins que la gloire de l'Homme-Dieu ne fût pleinement manifestée qu'après sa passion, et que, maître de ses faveurs, il ne voulait pas étendre plus loin la révélation particulière qu'il venait de faire de sa grandeur à ses trois disciples les plus chéris. S'il apparaît quelques moments dans la splendeur qui lui appartient, c'est afin que le souvenir de l'état glorieux où ils l'ont vu leur donne une idée du bonheur auquel ils sont appelés et les soutienne dans leurs travaux.

Mais si le Sauveur eut des raisons particulières de manifester sa gloire à ces trois disciples qu'il voulait prémunir contre le scandale de sa Passion, avant de les rendre témoins de sa tristesse et de son agonie mortelle au Jardin des Oliviers, c'est pour nous tous qu'il voulut découvrir dans sa personne la clarté glorieuse dont nos corps seront environnés lorsqu'ils partageront la félicité de nos âmes auxquelles ils seront éternellement réunis dans le ciel. Si les Apôtres gardèrent le silence jusqu'à l'époque que le Sauveur leur avait fixée, ils ne manquèrent pas de publier ce mystère après sa résurrection et d'en conserver le récit dans l'Evangile. S. Pierre, notamment, instruisant les premiers chrétiens sur la grandeur du Maître qu'ils avaient l'honneur de servir, leur racontait avec complaisance la faveur singulière dont il avait été l'objet. « Quand nous vous faisons connaître la gloire du Messie, leur disait-il, nous vous parlons de ce que nous avons vu de nos

yeux. J'étais présent lorsque Jésus fut honoré par le témoignage de son Père, qui du milieu d'une magnificence digne de Dieu et à travers des rayons lumineux dont j'étais ébloui, nous fit entendre sa voix sur la montagne où nous étions avec notre Maître » (II Pétr., I, 16).

L'intention du Sauveur, qui connaissait divinement l'art de remuer le cœur humain, et qui savait l'influence que le souvenir du bonheur éternel doit exercer sur toute notre conduite, était donc de nous encourager. Il n'est rien de plus propre à fortifier l'âme et à la rendre meilleure que l'espérance des joies éternelles. Si les fidèles méditaient plus souvent sur le bonheur du ciel, on ne verrait certainement pas en eux tant de tiédeur, de négligence et de facilité à consentir au péché. Celui qui veut parcourir noblement la carrière doit regarder souvent le but et se souvenir de ce que dit S. Grégoire : qu'on ne peut parvenir que par de grands travaux à de grandes récompenses : *Ad magna prœmia pervenìri non potest nisi per magnos labores.*

II

Tout à coup apparurent deux hommes entourés de majesté. C'étaient Moïse et Elie qui s'entretenaient avec Jésus. Ils parlaient de sa Passion et de sa mort qui devait arriver à Jérusalem. Il faut nous rappeler, pour comprendre l'apparition de ces deux personnages illustres, que Jésus était la fin de l'Ancienne Loi dont toutes les cérémonies et les figures, ainsi que les oracles des prophètes, n'étaient destinés qu'à l'annoncer et préparer le monde à son avènement. Or, la Loi ne pouvait être plus dignement représentée que par Moïse ; et les prophètes, dans la personne d'Elie que Dieu avait enlevé sur un char de feu, ne pouvaient envoyer un député plus fidèle au Messie.

Moïse vient donc publier sur le Thabor, en présence du Législateur de tous les peuples, que la vérité va prendre la place des ombres et des figures ; Elie, père des prophètes, vient annoncer que les oracles ont reçu en Jésus leur accomplissement, et tous deux rendent témoignage à la divinité de celui qu'ils reconnaissent pour le Sauveur promis. De son côté, Jésus se tenant au milieu des principaux d'entre les prophètes et d'entre les Apôtres, nous marque l'accord de la Loi Ancienne avec le nouvel ordre de choses qu'il venait établir. C'est un ensemble harmonieux dont toutes les parties se correspondent et se prêtent un mutuel appui.

Ils s'entretenaient avec Jésus de l'événement qui devait unir le passé à l'avenir, des souffrances et de la mort du Messie, qui devaient aveugler les Juifs et leur cacher le Libérateur qu'ils attendaient, mais dont les saints prophètes savaient parfaitement que Dieu a fait dépendre le salut de tous les hommes. C'était donc de ce sujet que le Sauveur s'entretenait avec Moïse et Elie. Sa mort était le terme de sa mission sur la terre ; elle était aussi le sujet de toutes ses pensées, et voilà ce qui l'occupait même au sein de la gloire dont il était revêtu. Il semble vouloir rapprocher la distance qui sépare le Thabor du Calvaire, pour nous rappeler cette vérité fondamentale que les abaissements et les souffrances de cette vie sont inséparables de la gloire et des joies infinies de l'éternité, et que dans les dispositions de la Providence, les unes mènent nécessairement aux autres.

III

Pierre était ravi, et goûtant une partie de la joie dont la gloire de Dieu remplit les saints dans le ciel, il dit à Jésus : « Maître, il est bon pour nous d'être ici. Si vous voulez, dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » Ce que Pierre proposait n'était pas raisonnable ; aussi l'Esprit-Saint ajoute qu'il ne savait ce qu'il disait à cause de la frayeur, de la surprise et de la joie dont lui et ses compagnons étaient saisis. En effet, des hommes glorifiés tels qu'étaient Moïse et Elie avaient-ils besoin qu'on leur préparât une demeure sur la terre ? Et le Fils de Dieu n'y était-il descendu que pour y fixer son séjour sur une montagne, loin du commerce des hommes ? Pierre ne savait ce qu'il disait, quand il prétendait confondre les serviteurs avec le Maître et donner une égale durée à la loi et aux prophètes qui devaient disparaître, et à celui qui n'a ni commencement ni fin.

Aussi, comme il parlait encore, il parut une nuée lumineuse qui les couvrit comme un pavillon céleste et dans laquelle ils s'enfoncèrent et disparurent, comme pour montrer que leur mission qui était de faire reconnaître la divinité de Jésus était arrivée à son terme. C'était, il est vrai, un sentiment bien légitime de vouloir demeurer avec Jésus dans la gloire ; mais ce que S. Pierre ne savait pas, c'est que le moment de cette jouissance n'était pas encore arrivé, qu'il faut avoir souffert avec lui sur la terre avant d'avoir part à son bonheur dans le ciel, et enfin qu'il lui restait une immense carrière de souffrances à parcourir, avant de parvenir au terme de ses vœux.

Si un seul rayon de la gloire de Jésus avait tellement ravi S. Pierre qu'il était tout hors de lui, si les apôtres étaient transportés de joie à la vue de l'admirable spectacle dont ils étaient les heureux témoins, quel ne sera pas notre ravissement, lorsque nous verrons ce divin soleil dans toute sa splendeur ! Et quelle n'est pas la folie de la plupart des hommes, qui se fixeraient volontiers pour toujours sur la terre, qui ne pensent jamais au ciel et ne font rien pour mériter ce bonheur qui surpassera infiniment tous nos vœux, parce que nous posséderons celui qui renferme tous les biens !

Et il sortit de la nuée lumineuse une voix qui disait : « C'est là mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes délices, écoutez-le. » Cette voix ne pouvait être équivoque, mais afin qu'elle ne laissât aucun doute, les serviteurs s'étaient déjà retirés lorsqu'elle se fit entendre, et il ne resta que

Jésus seul. A ces paroles, les disciples, saisis d'un redoublement de frayeur, tombèrent le visage contre terre. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : « Levez-vous, ne craignez rien. » Cette voix majestueuse qui fit tomber les Apôtres, nous montre que la faiblesse humaine ne peut supporter en cette vie les communications de la divinité. Mais Jésus, s'approchant avec bonté et les relevant de leur frayeur, nous apprend qu'il est venu sur la terre pour nous servir de Médiateur et rendre la confiance à l'humanité coupable que la pensée de sa grandeur et la voix de sa justice épouvantent.

Cette voix était celle du Père céleste, qui déclarait par ce témoignage éclatant que Jésus est son propre et unique Fils, qu'il a daigné l'envoyer au monde pour sauver tous les hommes, après l'avoir fait annoncer par le témoignage des anciens Pères, de Moïse et des Prophètes qui tous ont parlé de lui et l'ont dépeint trait pour trait longtemps à l'avance. « Celui qui ne croit pas au Fils, dit S. Jean, rend Dieu menteur, parce qu'il ne croit pas au témoignage que Dieu a donné de son Fils. » (I Jo., v, 10). Ne pas croire que le Fils de Marie, tel qu'il est représenté par les Evangiles, soit le Fils de Dieu fait homme par l'union de la nature humaine et de la nature divine, en la personne du Verbe, c'est le complet renversement de la religion.

* *

Le commandement que Dieu fait entendre à ses Apôtres du fond de la nuée doit retentir dans tous les siècles. Il impose à tous les hommes l'obligation de croire à la doctrine du Christ et d'obéir à tous ses préceptes. C'est un crime de retrancher ou d'ajouter à ses paroles. C'est un crime de ne pas l'écouter lorsqu'il nous parle par l'enseignement infaillible de son Eglise. Or, il est immense, le nombre de ceux qui ne veulent point écouter ce divin Sauveur et qui par conséquent s'écartent du but vers lequel ils devraient tendre sans cesse. Parlez donc, Seigneur, et faites que je vous écoute, afin que tous les moments de mon existence soient consacrés à vous rendre l'honneur, la louange et la gloire qui vous sont dus.

POUR LA FÊTE DE SAINTE PHILOMÈNE

(10 août)

LES INSCRIPTIONS DE SA TOMBE

Mes frères,

Périodiquement et inlassablement, Dieu étonne le monde à grands coups de prodiges, pour rappeler l'attention de ce monde terre à terre et distrait, sur ses destinées éternelles et sur les devoirs qu'elles imposent.

Il varie sa manière à l'infini.

Au début de notre xx^e siècle, à peine vient-on de planter la blanche croix de sapin sur la tombe d'une jeune carmélite ignorée du monde, et même de son cloître, que la pluie de roses des miracles qu'obtient l'intercession de cette servante de Dieu toute-puissante, jonche cette tombe sans fleurs ni couronnes. La France, l'Europe, l'univers entier, alertés par ces prodiges, accourent vers Lisieux. Et soudain la masse indifférente et distraite se reprend à penser au ciel, à prier Dieu, à s'inquiéter de son âme.

Au début du siècle précédent, la tombe d'une héroïque martyre, scellée depuis dix-huit cents ans et depuis dix-huit cents ans enfouie dans la nuit et le silence des catacombes romaines, apparaît un jour sous la pioche d'un fossoyeur. Et son apparition à la lumière du jour est une apparition à la lumière de la gloire. De Mugnano et d'Ars, les miracles opérés par les ossements effrités de cette jeune martyre de quinze ans jettent dans toutes les directions de la rose des vents le nom de sainte Philomène et ce nom gracieux de « Bien-aimée du Seigneur » devient en quelques années un symbole et un signe de ralliement des âmes autour des pensées du ciel, au-dessus des préoccupations de la terre.

Ainsi, par ce déploiement de prodiges, toujours le même et toujours nouveau, Dieu force l'homme penché vers la terre à regarder vers l'horizon du ciel et vers la route qui y conduit.

Comment célébrerons-nous la solennité de sainte Philomène? Comment rendrons-nous hommage à cette glorieuse vierge et martyre? Comment attirerons-nous sur nous et sur les nôtres les faveurs de sa puissante prière ?

En mettant à profit, ce me semble, cette mission que Dieu avait en vue pour elle par la glorification tardive de ses cendres, de nous rappeler, comme je le disais tout à l'heure, nos destinées éternelles et les devoirs qu'elles nous imposent : nous sommes des voyageurs en route vers le ciel par le chemin étroit, ardu, escarpé du sacrifice.

Aussi bien, n'est-ce pas la leçon définitive inscrite sur le « loculus » où reposaient ses reliques, seul document historique que nous ayons de son existence lointaine ? Les trois briques qui fermaient sa tombe dans les catacombes de Ste Priscille portaient cette inscription, ornée d'une palme et d'une fleur, d'ancres et de flèches : « *Pax tecum, Filumena*. Philomène, repose en paix. » La fleur et la palme, ce sont les emblèmes de la récompense, de la patrie, du ciel vers quoi nous devons orienter notre vie ; les flèches et les ancres, ce sont les instruments de ses supplices, les symboles des efforts, des fatigues et des souffrances de la montée de la terre au ciel.

I. — *La palme et la fleur*

Palmes et fleurs sont les emblèmes de la récompense, du triomphe, du bonheur.

Les Juifs en jonchèrent le chemin triomphal de Notre-Seigneur entrant à Jérusalem. De fleurs, les épouses de la terre et les fiancées du Seigneur se

couronnent au jour de leurs noces ou de leur profession religieuse, qui est un jour de fête et de joie. La palme, on l'a épinglée sur la poitrine de nos soldats victorieux ou déposée sur la pierre des monuments de la victoire.

Avant de tenir dans ses mains cette palme du triomphe, comme la représentent aujourd'hui les images et les statues de notre piété, sainte Philomène l'a tenue sous ses yeux.

S'il faut en croire les révélations privées de Dieu à de pieuses âmes, — et comment ne seraient-elles pas le prolongement et le complément de la glorification de la jeune martyre à la découverte de son tombeau ? — les parents de sainte Philomène tenaient un rang en vue dans l'empire romain sur la fin du Ier siècle et au commencement du IIe siècle de l'Eglise. Malgré les violentes persécutions déchaînées dès les premières prédications de S. Pierre et de S. Paul, la religion chrétienne avait poussé ses conquêtes de conversion jusque dans le palais des Césars. Le père et la mère de la future martyre comptaient au nombre de ces convertis.

Philomène reçut donc une éducation chrétienne. Dans la bienfaisante atmosphère de ce milieu fervent, elle apparut comme un ange de piété et d'innocence. Dès l'âge de onze ans, elle donnait son cœur à Dieu par le vœu de virginité.

Conquis par la régularité et la beauté des traits de cette jeune fille, qu'éclairait et qu'affinait encore le rayonnement sur son visage de son âme très pure, l'empereur résolut de se l'attacher. Ce parti flatteur, avec tout ce qu'il promettait de gloire, de bonheur et de richesse pour leur enfant, mit le comble aux rêves toujours ambitieux des parents. Ils acceptèrent d'enthousiasme la proposition impériale.

Mais Philomène avait depuis longtemps placé plus haut encore ses aspirations. Un empereur de la terre était trop peu pour ses rêves. Elle avait choisi pour époux le roi du ciel.

L'empereur s'obstine. Il fait miroiter aux yeux de la jeune fille et de sa famille les plus belles promesses, les plus riantes perspectives, le plus brillant avenir. Ce qu'il ne peut obtenir par la séduction, il tente de l'arracher par les menaces.

Mais rien n'ébranle la constance inflexible de cette vierge au cœur magnanime. Sa réponse ne varie pas : « Dieu et la virginité sont mes biens les plus chers ; ma patrie, c'est le ciel ! » Elle a les yeux rivés sur la palme de la récompense.

« Ma patrie, c'est le ciel ! » M. f., cette parole de sainte Philomène devait être le mot d'ordre de toute âme chrétienne, sa consigne en face de tous ses ennemis, son mot de passe à travers toutes ses difficultés. Car toute âme chrétienne est en exil sur la terre, suivant le mot de S. Paul, et sa patrie est le ciel pour lequel Dieu l'a créée.

Il y a toujours ici-bas, aujourd'hui comme aux premiers siècles, un empereur sur son trône, qui essaie de nous séduire. C'est celui que Notre-Seigneur appelle le Prince de ce monde : *Princeps hujus mundi*. Il ne s'appelle plus Néron, Domitien, Dioclétien — ceux-là n'étaient du reste que ses hommes de paille et des généraux à sa solde — il a nom Satan.

Et à tous, à un moment ou à un autre de notre existence, suivant notre âge, notre tempérament, notre situation, sous une forme ou sous une autre, le démon nous fait au fond les mêmes propositions, en étalant sous nos yeux les séductions du monde, son empire, ce que nous appelons les pompes du démon, auxquelles solennellement nous avons renoncé au jour de notre communion.

« Regarde mon royaume, nous dit le tentateur. La vie y est belle et riante. Tu n'as qu'à accueillir le plaisir qui s'offre, sans contrainte qui entrave ta liberté, ni ton caprice. Eh bien ! conclut-il, comme lorsqu'il tentait notre divin Maître dans le désert, *hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me*, tout cela : bien-être, plaisir, liberté, tout cela est à toi si tu m'adores, si tu te soustrais à la loi de Dieu pour te mettre à mes ordres, si tu me sers au lieu de le servir. »

M. f., à l'heure de ces tentations, petites ou grandes, pour échapper à la fascination du péché, c'est le moment de sonner en nous le rappel des vérités élémentaires qui sont le phare lumineux de notre existence à travers tous ses périls ; c'est le moment de dresser devant nous l'autre vision, la vision du ciel que nous offre le bon Dieu. C'est le moment de dire avec sainte Philomène : « Mon Dieu à servir et la pureté de mon âme à sauver sont mes biens les plus chers. Ma patrie, c'est le ciel. Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir. »

Mais cela exige le sacrifice. A sainte Philomène il en coûta le sacrifice de sa vie.

II. — *Les ancres et les flèches*

C'est ce que nous rappellent les ancres et les flèches grossièrement sculptées sur son tombeau. Ancres et flèches furent les instruments de ses supplices. L'artiste chrétien qui orna le loculus des catacombes de Ste-Priscille aurait pu y ajouter le glaive qui trancha la tête de l'héroïque martyre.

Sur son refus d'accéder aux caprices de l'empereur, Philomène avait été jetée dans un cachot du palais. Elle y demeura quarante jours. Puisqu'elle s'obstinait, elle subirait le martyre.

Par ordre du souverain, on l'attache à une colonne, on la flagelle jusqu'au sang, on la transporte expirante dans son cachot. Mais la nuit même, deux anges pansent ses blessures et guérissent ses plaies.

Furieux, son persécuteur ordonne qu'on la conduise au Tibre, qu'on lui attache une ancre au cou, et qu'on la noie dans le fleuve.

Mais les anges du ciel veillent toujours sur leur sœur de la terre. Leurs mains invisibles détachent l'ancre qui coule à pic au fond de l'eau et la martyre aborde saine et sauve au rivage.

La cruauté des persécuteurs n'est jamais à court d'inventions barbares. La haine est aussi ingénieuse à faire souffrir que l'amour à faire plaisir. Au lieu de désarmer devant le miracle, elle s'exaspère de l'humiliation de sa défaite.

Philomène devient la cible des archers impériaux ; son corps est criblé de flèches comme le sera celui de S. Sébastien ; elle est jetée encore une fois, ruisselante de sang, dans sa prison. Mais encore une fois ses anges, l'ange de sa virginité et l'ange de son héroïsme, cicatrisent ses plaies.

On a essayé de l'eau ; on essaiera du feu.

Les bourreaux chauffent à blanc dans une fournaise les flèches dont ils vont accabler la condamnée. Mais cette fois, Dieu se venge ou du moins venge sa martyre. Les projectiles se retournent contre le peloton d'exécution. Six soldats tombent, blessés à mort.

Le peuple a parfois des sursauts d'indignation et des sursauts de pitié. Devant cette jeunesse malheureuse, la foule s'émeut. Le sourd grondement de sa colère arrive jusqu'aux oreilles de l'empereur. Celui-ci juge alors qu'il est temps d'en finir. Il y a une exécution sommaire qui réussit toujours. Il fait décapiter la vierge d'un coup de glaive.

Philomène porte au front une double auréole, l'auréole de la virginité et du martyre. Que dis-je ? l'auréole d'un quintuple martyre, celui des fouets, de l'eau, du sang, du feu, de la vie.

Cette page de la vie de sainte Philomène peut nous sembler d'une moindre actualité à l'époque où nous vivons. Les persécutions qui font les martyrs et qui exigent le déploiement de cette vertu chrétienne qui se nomme la force, ne nous semblent plus qu'un souvenir historique. Nous avons une si grande puissance d'oubli et nous sommes si indifférents à ce qui ne nous atteint pas personnellement ! Et pourtant si le vent qui souffle sur le Mexique, sur la Russie, sur l'Espagne, venait à souffler en France !...

En tout cas, quand bien même nos générations ne devraient jamais traverser une ère de persécutions sanglantes, l'héroïsme de sainte Philomène garderait toujours cependant son même à-propos.

Per crucem ad lucem. On ne va à la lumière que par la croix. On ne se hausse et on n'émerge de ses bas-fonds que par l'effort ; on ne purifie son âme que dans le creuset de l'épreuve ; on ne passe de la terre au ciel que par la mort... et par toutes les souffrances qui la précèdent et la préparent.

Notre-Seigneur n'a jamais présenté sa loi comme une morale de tout repos. Il a dit au contraire : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » Entendez le glaive qui doit trancher en nous tout ce qui s'oppose à la vie conforme à ses maximes et ses exemples.

Si nous ne sommes pas destinés à un martyre sanglant, nous sommes donc voués par vocation chrétienne à un martyre à petit feu, au martyre quotidien du vieil homme, pour employer le langage de S. Paul, afin que ne subsiste plus en nous que l'homme nouveau, celui qui porte la ressemblance du Christ.

* *

Sur le tombeau de l'autel d'une chapelle dédiée à sainte Philomène, j'ai vu représentés les deux grands mystères de sa vie dont nous venons de dégager l'héroïque leçon. Du côté de l'épître : la scène du refus dans le palais de César : l'empereur montre à Philomène la couronne qu'il lui offre ; la jeune fille s'en détourne avec indifférence ; on devine sur ses lèvres sa magnanime réponse : « Ma patrie, c'est le ciel. » — Du côté de l'évangile, la scène du martyre : Philomène est à genoux ; un ange, son ange gardien, l'assiste à cette minute décisive ; un soldat romain lève l'épée qui va trancher sa tête.

Entre ces deux bas-reliefs, au centre, on en a moulé un autre qui rappelle un souvenir radieux dans sa vie douloureuse : l'apparition de la T. S. Vierge à Philomène prisonnière.

Il y avait déjà trente-sept jours que l'héroïque jeune fille était détenue dans son cachot. Soudain une lumière éblouissante chasse l'obscurité de sa prison. Et dans cette gloire la Vierge lui apparaît tenant l'Enfant Jésus dans ses bras.

« Ma fille, lui dit-elle, dans trois jours vos souffrances auront cessé. Mais d'ici là vous serez exposée à des combats terribles et à d'affreux tourments. Courage, ma fille, je vous aiderai ; la grâce de mon Fils vous soutiendra ; votre ange gardien, Gabriel, sera auprès de vous, pour vous assister. »

Quelle vision d'espoir et de réconfort dans la lutte que soutient la faible jeune fille ! Et comme on a été bien inspiré d'en faire le trait d'union entre les deux scènes précédentes ! C'est Marie, son regard, sa parole, son secours de mère, qui encouragèrent notre héroïne dans son terrible passage de la terre au ciel.

M. f, nous autres aussi, laissons planer sur les batailles de la vie cette vision d'espoir. La vie est un combat. On ne monte au ciel que par la voie du sacrifice. La conquête du royaume des cieux ne va jamais sans lutte. Mais dans cette lutte, il y a pour nous soutenir, nous encourager, nous relever, une bonne Mère qui reste notre douceur et notre espérance : *Dulcedo et spes nostra.*

Le saint Curé d'Ars disait : « Avec la Sainte Vierge et sainte Philomène nous nous connaissons bien. » N'en doutez pas, si nous pouvons parler comme lui, si nous pouvons compter, grâce à notre dévotion, sur Marie et sur sainte Philomène, nous sommes en trop bonne compagnie pour ne pas sortir victorieux des épreuves de la vie et atteindre la couronne qui en sera la récompense. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LAURENT

UN DIACRE FIDÈLE, CHARITABLE ET COURAGEUX

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui la solennité de S. Laurent, patron de notre paroisse. Cette fête religieuse, ainsi que nous le prouve l'expérience annuelle, est loin d'occuper la place d'honneur qu'elle mérite et de revêtir aux yeux de beaucoup l'importance que s'attribue indûment la fête du village, la fête profane, avec ses divertissements, dont les uns sont permis ou tolérés et dont les autres, plus ou moins malsains, détraquent quelque peu certaines têtes légères qui croient pouvoir, à pareil jour, mettre en vacances la bonne tenue, la dignité, voire la morale.

Ce n'est pas ainsi qu'il convient de célébrer la fête du saint que l'Eglise nous donna comme protecteur et comme modèle. Aussi laissez-moi vous rappeler ce que fut S. Laurent : un diacre, un diacre fidèle, charitable et courageux.

I. — *Un diacre*

Laurent vivait à Rome, dans la première moitié du IIIe siècle, à l'époque où la capitale de l'empire étalait complaisamment son luxe voluptueux et jouissait sans scrupule des dépouilles du genre humain. En face de la débauche qui, « en tuant les vainqueurs préparait la revanche des vaincus, » le christianisme étreignait dans les bras intrépides de ses martyrs le paganisme fiévreux.

Laurent avait été promu à la dignité du diaconat, le deuxième des ordres majeurs, au-dessus duquel on ne voit briller que le sacerdoce et l'épiscopat.

D'après l'étymologie grecque, être diacre, c'est servir. A Jérusalem, les premiers chrétiens menaient une sorte de vie commune, au point de vue matériel comme au point de vue spirituel. Mais la charge devint trop lourde pour les Apôtres, seuls ministres. Ceux-ci convoquèrent alors les fidèles et leur dirent : « Il n'est pas selon l'équité que nous abandonnions la parole de Dieu pour administrer à table. Jetez donc autour de vous les yeux sur des hommes de bon témoignage et choisissez-en sept, qui, remplis de l'Esprit-Saint, puissent, par vous, être constitués pour cette fonction. Quant à nous, c'est à la prière et au ministère de la parole que nous nous appliquerons désormais. » (Act., VI, 2-5). Ce discours plut à l'assemblée et les fidèles firent choix d'Etienne, homme plein de foi et animé de l'Esprit-Saint, et de six autres de bon renom. Telles furent les origines apostoliques du diaconat, particulièrement destiné aux soins matériels des fidèles, sous la direction des évêques et des prêtres et devant fournir des assistants aux prêtres qui célébraient les saints mystères.

Le ministère pastoral, pour s'exercer avec plus d'aisance et d'efficacité, devrait être à l'abri des soucis de la vie matérielle. C'est ce que ne comprennent pas assez les catholiques de France. Ils le savent bien, les francs-maçons, qui ont fait déchirer le contrat du Concordat comme un vulgaire chiffon de papier et fait enlever à l'Eglise, comme telle, la capacité de posséder.

Pour pouvoir exercer les fonctions de diacre, dont l'importance avait grandi avec le nombre des chrétiens, il fallait aux appelés des vertus très sérieuses et très solides, il fallait, avec une fervente piété nécessaire au service de l'autel, un désintéressement total, pour ne pas détourner la moindre parcelle de ce qui revenait aux pauvres, une probité sans tache, un grand amour du prochain, un courage héroïque que ne rebuteraient point les spectacles répugnants de la misère qui pullulait dans Rome devenue, au dire de Tacite, « la sentine du genre humain. »

Tout ce cortège de vertus était, à coup sûr, l'apanage du jeune Laurent, qu'en 257, dès son élévation au souverain pontificat, comme l'observent S. Ambroise et le poète Prudence, le pape S. Sixte choisit non seulement comme diacre, mais comme archidiacre, c'est-à-dire le chef des diacres.

Appelé, malgré sa jeunesse, à un si haut poste et à des fonctions si considérables, Laurent justifia pleinement, par sa fidélité, par son dévouement et par son courage, la confiance que le Souverain Pontife avait placée en lui.

II. — *Un diacre fidèle*

Les débuts de l'empereur Valérien avaient été assez doux, mais un prêtre païen de l'Egypte réveilla tous les préjugés et les terreurs du paganisme aux abois et dépeignit la religion chrétienne comme devant causer à courte échéance la ruine même de l'Empire. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Dans les remous populaires, quand les meneurs n'ont plus d'arguments sérieux et sont à bout de souffle, ne lancent-ils pas à tous les échos cet appel que des milliers et milliers d'affiches placardées à tous les panneaux portent en caractères couleur de sang : « Il faut barrer la route à la réaction » ?

Valérien passa de la tolérance à la tyrannie. Il proscrivit les chrétiens, les frappant d'abord à la tête, en la personne de leur chef, le pape, pensant par là porter à l'Eglise tout entière le coup de mort. Il fit arrêter Sixte, au sortir des catacombes où il venait d'honorer les reliques des martyrs, le fit enchaîner ainsi que quatre diacres qui l'avaient servi à l'autel et les fit tous conduire au supplice, sans recourir aux prisons ni aux fers. C'était la loi martiale.

Laurent, qui était absent au moment de l'arrestation, apprenant la nouvelle, désolé de ne pas partager le sort glorieux des autres diacres et de ne pouvoir mêler son sang à celui de son Père bien-aimé, se précipita sur le passage du Pontife. La tradition leur prête un touchant dialogue : « Où allez-vous, mon Père, s'écria-t-il, sans votre fils ? Où allez-vous, saint Pontife, sans votre

diacre? Vous n'avez pas accoutumé d'offrir de sacrifice sans ministre : en quoi vous ai je déplu? Eprouvez si je suis digne du choix que vous avez fait de moi, pour me confier la dispensation du sang de Jésus-Christ! » — « Je ne t'abandonne pas, mon fils, lui dit Sixte; un plus grand combat t'est réservé; on nous épargne, nous autres, vieillards; ton supplice sera plus violent que le mien; tu me suivras dans trois jours. » C'était le 6 août 258. Laurent pouvait être arrêté sur l'heure; les persécuteurs, dans un secret dessein, semblèrent ne pas le remarquer. Mais il n'était pas douteux qu'il n'avait qu'à se préparer au témoignage du sang, témoignage qu'il ne rendra pas sans avoir manifesté, dans une scène magnifique, son amour pour les pauvres.

III. — *Un diacre charitable*

Après le martyre du pape Sixte, l'Etat prétendit procéder à la liquidation des propriétés de l'Eglise romaine et faire main basse sur un butin qu'il estimait énorme. C'était illégal. « Les collèges illicites, dit un jurisconsulte, Marcien [1], peuvent être dissous, mais, s'ils possèdent des biens, leurs membres ont la permission de se les partager. » Tel était le droit, mais il n'y a pas de droit pour les communautés chrétiennes; l'Etat le viole.

Prévoyant la confiscation, Laurent avait d'avance converti en numéraire les vases précieux et distribué en aumônes toute la réserve de l'Eglise. Le bruit de ces saintes largesses, dont l'étendue fut d'ailleurs exagérée par la rumeur publique, se répandit dans Rome. Le préfet, homme cupide, Cornelius Secularis, fit venir Laurent. Pour évaluer et saisir les biens, il fallait l'aide du premier diacre, principal personnage de la communauté après l'évêque, qui régissait tout le temporel, était chargé des recettes et des dépenses de la caisse ecclésiastique et dépositaire des clefs et des livres de compte. Voilà sans doute la raison de la survivance de Laurent, épargné par les bourreaux.

Le préfet demanda au diacre de lui livrer les trésors de l'Eglise, en insistant sur ce qu'il appelait l'origine illégitime de ces biens. Ne croirait-on pas assister à une de ces fameuses scènes d'inventaire d'antan? Laurent, sans se départir de son calme, lui demanda un répit de trois jours, qui lui fut accordé pour recueillir et livrer tous ces trésors. Il rassembla de tous les points de Rome les miséreux, les indigents, les infirmes qui étaient l'objet de la sollicitude maternelle de l'Eglise. Ils étaient plus de quinze cents. Il les amena chez le préfet : « Venez voir, lui dit-il, les trésors de notre Dieu, vous trouverez une grande cour pleine de vases précieux et mille et une pièces d'or entassées sous les galeries. » Tout heureux, Cornelius sortit pour prendre possession de son butin. Mais, voyant tous ces loqueteux, il entra dans une violente colère. « De quoi vous irritez-vous? lui dit doucement Laurent; l'or que vous convoitez n'est qu'un vil métal tiré de la terre; il sert de mobile à tous les crimes. L'or véritable est la lumière, dont ces pauvres sont les disciples. La faiblesse de leur corps est un avantage pour l'esprit; les vraies maladies sont les passions et les grands du siècle sont les seuls pauvres vraiment dignes de pitié [1]. »

[1] Digeste, XVLII, XXII, 3.

IV. — *Un diacre courageux*

La fureur haineuse du préfet fut à son comble. Il chassa les pauvres et fit flageller brutalement le jeune diacre. Puis, employant tour à tour les menaces, les sollicitations, les intimidations, les promesses, il lui demanda d'abjurer le christianisme. Laurent refusa. Il lui fit subir alors un des supplices les plus cruels qu'on puisse imaginer. Il ordonna qu'il fût étendu sur un gril ardent et brûlé à petit feu.

Quel horrible spectacle! Laurent gisait sur un lit de charbons ardents, fondant de tous côtés par la force du feu et nourrissant de ses entrailles la flamme qui le dévorait. En infligeant aux martyrs des tourments indicibles, on comptait vaincre leur résistance et terroriser les autres. S'il y eut des apostats, parce qu'ils étaient mal préparés ou pusillanimes, il y eut d'héroïques exemples de courage et l'Eglise triompha. Le martyre a toujours été pour l'Eglise une condition de diffusion et de vitalité. Sur la terre arrosée par le sang des martyrs, la végétation divine éclate avec vigueur et les cités, comme les campagnes, se couvrent de chrétiens comme les arbres de fleurs au printemps.

Regardez Laurent sur son gril. Ses chairs tombent en lambeaux; il sourit : « Je suis assez cuit de ce côté, dit-il à ses bourreaux, tournez-moi de l'autre. » Et quand sur l'autre côté le feu a fait son œuvre : « Maintenant, ajoute-t-il, je suis vraiment à point; vous pouvez me verser sur un plat et me manger. *Assatum est jam, versa et manduca.* » Y a-t-il, dans les Actes des martyrs, une scène où se donnent mieux rendez-vous la force d'âme, la sérénité et l'héroïsme?

* *

Il nous reste, m. f., à imiter S. Laurent. Sans doute, vous n'êtes pas, comme lui, dans les ordres sacrés, mais, comme lui, vous devez *servir* et apporter à la cause de Dieu et de l'Eglise l'appoint de votre fidélité, de votre charité et de votre courage.

A cette époque d'indiscipline de l'esprit, d'indiscipline de la volonté, d'indiscipline du cœur, en ces temps où l'inconstance humaine est prise si souvent en flagrant délit, restez fidèles aux promesses de votre baptême, de votre première communion et de votre confirmation. Soyez, comme S. Laurent, pleins de déférence et de respect pour le prêtre et la hiérarchie ecclésiastique. Ne ressemblez pas à ces catholiques qui prennent toutes les impressions ou plutôt toutes les taches. Fermes et droits, marchez toujours « en sens unique, » ne biaisant jamais avec le devoir.

Que de votre cœur fidèle, parce qu'il aime Dieu, jaillisse l'amour des autres. Si vous êtes favorisés

[1] Bollandistes, 10 août.

par la fortune, n'oubliez pas que vous êtes les mandataires de la Providence et que la richesse est un prêt fait par Dieu. Les indigences, les misères, les œuvres sont là, qui sollicitent le concours nécessaire de votre générosité. Alors que, d'une part, tant d'humains, partisans de la morale de l'intérêt et disciples d'Epicure, entrent dans la danse autour du veau d'or ou plutôt du veau de papier, et que, d'autre part, s'accumulent les rancœurs sous la pression de la férocité des mots et des idées anarchiques, il faudrait que le fleuve inépuisable de la charité coulât sur terre comme le fleuve de lait de Chanaan, pour que, dans ses eaux vives, l'âme humaine, si aigrie soit-elle, retrouve sa fraîcheur et son éclat ; en même temps que votre charité amènerait dans les cœurs ulcérés une réaction salutaire et dessécherait les ferments de haine, vous vous rachèteriez vous-mêmes et vous effaceriez vos propres péchés.

Si la fortune ne vous a pas souri, si vous êtes sur un des derniers échelons de l'échelle sociale, vous pouvez au moins pratiquer la charité spirituelle du bon conseil, du redressement de l'âme désemparée et surtout du bon exemple.

Sans doute, vous n'êtes pas appelés à cueillir la palme sanglante du martyre, mais vous pouvez être, si vous le voulez, des disciples du diacre S. Laurent, en *servant courageusement*. A côté du martyre violent et rapide, il y a celui qui « lime au lieu d'assommer, » le martyre à petit feu continu. N'est-ce pas un gril ardent que ces passions qui fermentent sous l'action du vieux levain que l'humanité déchue porte dans ses flancs et qu'attisent les scandales de toutes sortes ? N'est-ce pas un gril ardent que le doute et le désarroi que le semeur d'ivraie jette à pleines mains dans les âmes déconcertées ? N'est-ce pas un gril ardent que la maladie qui nous cloue sur un lit de douleur ? N'est-ce pas un gril ardent que ces infortunes, ces chagrins, ces deuils, ces mécomptes, ces déceptions contre lesquels nous nous butons à tous les carrefours de la vie ? Pour supporter noblement ces supplices, ne faut-il pas un courage héroïque ?

Servir fidèlement, généreusement, courageusement, voilà notre programme. Qu'il se réalise. Alors notre trépas sera, comme celui des martyrs, le *dies natalis*, le jour de notre nativité céleste. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XXXVIII

11e Dimanche après la Pentecôte

LES PREUVES DE LA RÉSURRECTION

Mes frères,

Ne nous étonnons point si les théoriciens et les apologistes du catholicisme reviennent fréquemment sur le fait que Notre-Seigneur s'est relevé vivant d'entre les morts. La résurrection de Jésus est, en effet, le point central de notre religion et constitue l'une des preuves de son authenticité. Sans doute, il eût été très possible que Dieu ait daigné envoyer son Fils en ce monde pour lui enseigner les dogmes et les lois, et qu'il l'ait ensuite rappelé à lui sans le faire passer par les affres du Golgotha. Cela eût été, déjà, bien plus que nous ne méritions, et le Christ n'en serait pas moins Dieu pour cela.

Mais quelle force de démonstration acquiert la prédication du Messie, lorsque celui-ci atteste lui-même sa divinité en déposant sa vie au moment où il le juge bon et en la reprenant quand il lui plaît ! Il est de toute évidence que l'Etre qui réalise ce prodige est infiniment supérieur aux hommes. Et s'il est Dieu, il ne peut ni se tromper, ni nous induire en erreur. D'où résulte pour nous la nécessité de croire à ses affirmations et de nous soumettre à ses préceptes. Aussi est-ce à juste titre que S. Paul revient, aujourd'hui encore, nous rappeler que ce miracle s'est réellement accompli.

I

Pour qu'un événement pareil obtînt son plein résultat, le Très-Haut avait pris la peine de l'annoncer d'avance, afin que les hommes de bonne foi pussent mieux le constater, à partir du moment où s'accompliraient les Ecritures. Cette prophétie avait été faite, notamment, lorsque Moïse avait élevé sur une croix, dans le désert, le serpent d'airain dont la vue guérissait les malades. Elle s'était réitérée lorsque le prophète Jonas, après avoir passé trois jours dans le ventre d'un poisson, en était extraordinairement ressorti afin de glorifier le Seigneur par la conversion des Ninivites. Le roi David et le prophète Isaïe avaient, plusieurs siècles avant qu'elle se produisît, célébré dans leurs poèmes cette merveille. L'univers pouvait donc s'attendre à ce que le Rédempteur confirmât lui-même sa mission, en mourant et en revenant à la vie. Et c'est, comme nous allons le dire, ce qui s'est en effet produit.

On objectera peut être que cet argument n'était pas indispensable. Tout le peuple juif avait pu voir Jésus relever de sa couche funèbre la fille de Jaïre, tirer du cercueil le fils de la veuve de Naïm, rappeler Lazare des profondeurs du tombeau. Il est très vrai que tout cela supposait un pouvoir qui n'est pas donné aux hommes et que ces trois prodiges suffiraient à rendre un irrécusable témoignage à la parole du Messie. Mais il n'en reste pas moins exact que le fait de mourir et de vivre, alternativement et à son gré, est plus prestigieux encore. S'il y a des degrés dans l'incommensurable, le fait de se ressusciter soi-même est encore plus resplendissant que celui de ranimer les autres. Il entraîne, mieux que tous les autres, la conviction, tellement il dépasse nos conceptions.

L'Eglise, au reste, ne s'y est point trompée. Parmi toutes les fêtes qu'elle nous propose, comme autant d'occasions de nous rappeler les mystères saints, il n'en est pas un qu'elle entoure d'autant

de splendeurs et d'allégresse. Préparé par la longue purification du Carême, le jour de Pâques éclate, au sein de l'année religieuse, comme un exaltant triomphe où tous les fidèles communient à la Table eucharistique, où l'*Alleluia* de l'univers monte vers le ciel radieux, pour proclamer la victoire du Christ qui, ayant vaincu le péché et la mort, s'est dressé dans sa rayonnante miséricorde et nous a convoqués aux bonheurs de l'immortelle vie.

II

Afin que notre foi soit complète et assurée, examinons brièvement les deux parties du redoutable mystère.

Le Christ, d'abord, est réellement mort. Il ne semble pas que quelqu'un puisse mettre sérieusement la chose en doute.

Traqué, surtout depuis quelques semaines, par ses ennemis, harassé par les émotions et les fatigues, Jésus a déjà eu, à Gethsémani, le soir du Jeudi Saint, cette sueur de sang que nous vénérons sous le nom de son Agonie, mais qui, physiologiquement, dénonce déjà un état d'épuisement extrême. Là-dessus arrivent les soldats et les satellites, qui s'emparent du Christ exténué, le traînent, durant toute une nuit, de tribunal en tribunal, l'accablent de coups et d'injures, le flagellent sans répit jusqu'à réduire son pauvre corps à l'état de loque sanglante. La faiblesse de Notre-Seigneur est telle qu'il n'arrive même pas à porter sa croix et qu'après l'avoir vu tomber trois fois sur la route, on est obligé de réquisitionner un paysan pour le soulager un peu de son fardeau. A cet homme, déjà mort à demi, on inflige le supplice du crucifiement, dont personne — au témoignage de l'histoire — n'est jamais revenu. Après que le décès a eu lieu, l'officier qui commande les légionnaires prend la suprême précaution de faire transpercer d'une lance le cœur du condamné. Bien plus, le cadavre n'est rendu à ses amis qu'avec l'autorisation du procureur de Judée, Pilate, qui, avec son habituelle crainte des responsabilités, s'est d'abord enquis de la réalité de la mort.

La façon même dont Jésus est enterré apporte une certitude nouvelle. Suivant l'usage du pays, le corps est ligoté dans d'étroites bandelettes, et dans le sépulcre on dépose une telle quantité de parfums et d'aromates que leurs seules émanations suffiraient à asphyxier un vivant quelconque.

Le Christ va rester trois jours dans cette atmosphère irrespirable. Et pour que nul ne puisse l'enlever, un cordon de sentinelles se relaiera, jusqu'au dimanche matin, autour de la pierre tombale.

Etant donné cet amoncellement de circonstances, il serait plus miraculeux que Jésus ait survécu que de croire qu'il a succombé. Et chacun de ses détails est rigoureusement exact. S'il n'y avait eu, pour assister au martyre du Seigneur, que des apôtres et des disciples, on serait peut-être en droit de se demander si leur piété passionnée n'a pas un peu arrangé le récit des événements. Mais il se trouve, au contraire, que presque tous les fidèles ont disparu et que les véritables témoins — bien irrécusables, ceux-là — sont les ennemis acharnés, les pharisiens et les pontifes, la plèbe et les militaires romains.

Que l'on ne vienne pas nous dire : « Tout cela s'est passé dans un pays barbare et isolé, où germent facilement les légendes. » Jérusalem est, au contraire, un centre de civilisation, une des capitales de l'Orient, une cité cosmopolite où les philosophes grecs, comme les juristes latins, ont accès et où les païens, comme les hébreux et les chrétiens, possèdent toute facilité pour faire leur enquête personnelle sur un événement qui passionne la ville. Tout s'est passé au grand jour, légalement sinon justement, et la mort de Notre-Seigneur a été aussi soigneusement contrôlée, avec les procédés alors en usage, que, de nos jours, le décès de n'importe quelle personne, dont l'inhumation n'est autorisée qu'après la visite du « médecin des morts » et la délivrance du permis par l'autorité municipale. Il faudrait pousser bien loin le goût du paradoxe pour ne pas se fier à tant d'assertions, non seulement désintéressées, mais qui, plus d'une fois, se produisent en dépit même de la doctrine ou des passions de leurs auteurs.

III

Réellement mort, le Christ n'en est pas moins réellement revenu à la vie. Ici encore, les affirmations sont si nombreuses et si indiscutables que nul doute ne saurait subsister. Au matin du troisième jour, ainsi qu'il l'avait lui-même prédit à plusieurs reprises, il a ranimé la chair exsangue déposée au fond du caveau ; il est sorti en triomphateur.

L'aveu des légionnaires renversés par sa souveraine puissance, possède déjà une valeur probante. Marie Madeleine viendra confirmer leurs dires. Dès l'aurore du troisième jour, elle s'est rendue au Saint Sépulcre. Elle n'avait aucune opinion préconçue ; bien plus, elle ne se rendait là que pour pleurer sur les restes de Celui qui l'avait pardonnée. Mais voici qu'elle trouve la tombe ouverte, les linceuls repliés dans un coin et un ange qui lui annonce la bonne nouvelle. Vite, elle se précipite auprès des Apôtres. Pierre et Jean, à leur tour, accourent pour constater le phénomène.

Jésus, d'ailleurs, ne tardera pas à garantir sa résurrection. A maintes reprises, il se présentera inopinément à ses disciples ; il condescendra même à manger encore avec eux, afin de bien leur montrer qu'il n'est pas un vain fantôme, mais tout à fait vivant. Déjà, au lundi de Pâques, il s'était fait reconnaître par deux de ses amis d'Emmaüs. Plus tard, il apparaîtra au milieu des Apôtres réunis. Par un de ces hasards où se reconnaît la main de la Providence, un seul manquera à l'assemblée. Ce sera Thomas, qui haussera sceptiquement les épaules lorsque tout

à l'heure ses camarades lui raconteront que le Maître est venu les voir. Mais son doute sera aussitôt dissipé, puisque Jésus se présentera devant lui, lui fera mettre les doigts dans les plaies divines encore ouvertes, et le contraindra à reconnaître qu'il est ressuscité et vivant.

Comment ne pas citer, à ce propos, le commentaire célèbre du grand pape S. Grégoire : « Moins sert à ma foi l'attestation de Marie Madeleine qui crut tout de suite, que celle de Thomas qui douta longtemps. Celui-ci, en effet, grâce à ses hésitations, toucha les cicatrices des blessures, et enleva ainsi de notre cœur la blessure pire de l'incertitude. »

Il n'y a qu'à relire les Evangiles pour se voir forcé de reconnaître que le Seigneur s'est manifesté plusieurs fois après sa Résurrection, par exemple lorsqu'il apparut au bord de la mer et qu'il partagea avec ses fidèles le poisson symbolique, apprêté par ses soins pour eux. Redisons-le encore : l'Evangile a été écrit, pour ainsi dire, sous le contrôle des juifs et des païens, qui n'ont laissé passer un pareil récit que parce que, malgré eux, ils devaient en reconnaître la vérité.

Enfin, lorsque le moment fut venu de remonter définitivement au ciel, le Christ ne voulut pas que cela se fît d'une façon clandestine. Plus de cinq cents fidèles l'accompagnaient jusqu'au lieu d'où il prit son essor ; tous purent le voir s'élever dans les cieux ; tous entendirent la voix des anges qui les consolaient de son départ en leur promettant la venue de ce même Jésus au jugement dernier. Certainement ces choses-là dépassent le cours des événements qui, d'ordinaire, se succèdent dans le monde Mais c'est précisément pour ce motif qu'ils proclament la divinité de Notre-Seigneur.

Rien de plus indiscutable : le Christ est véritablement mort ; véritablement il est ressuscité. Puisque ceci ne saurait être le fait d'un homme ordinaire, il faut donc que le Messie ait possédé quelque chose de plus que l'humanité, et c'est ce quelque chose que l'on nomme la divinité. Puisqu'il est Dieu, il est infaillible, et nous devons croire à sa doctrine. Puisqu'il est Dieu, il a droit de nous commander, et nous sommes tenus d'obéir aux lois que, par son Eglise ou par lui-même, il nous a tracées en vue, d'ailleurs, de notre bien.

LA LITURGIE DE LA MESSE

X

LA COMMUNION

Mes frères,

J'aborde dans cette instruction la troisième partie principale de la messe : la communion.

I

La sainte messe reproduit la Cène, c'est-à-dire le repas sacré que Jésus fit avec ses Apôtres, la veille de sa mort. Il avait désiré d'un grand désir célébrer cette Pâque avec eux. L'heure étant arrivée de cet acte solennel, il allait tenir la promesse qu'il leur avait faite, un an auparavant, à Capharnaüm : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » Le récit de cette scène sublime nous est connu. Jésus rompit le pain et le distribua à ses disciples en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. »

La consécration a opéré à la sainte messe le changement du pain et du vin au corps et au sang de N.-S. Jésus-Christ. Pour achever la ressemblance entre les deux rites de la messe et de la Cène, il faut encore ajouter au canon la fraction du pain et la communion ; c'est précisément ce qui nous reste à expliquer, avec les prières qui accompagnent cette action.

Sans la communion, d'ailleurs, le sacrifice ne serait pas complet. Chez les païens comme chez les Juifs, dans les cultes idolâtriques comme dans la religion de Moïse, le sacrifice s'achevait par un repas sacré, où les convives mangeaient des viandes qui avaient été offertes en sacrifice. Par cette manducation de la chair des victimes offertes, ils affirmaient d'une manière plus expressive leur participation au sacrifice ; ils s'identifiaient en quelque sorte à leur offrande, en s'incorporant la chair immolée à Dieu.

La communion exprime, à la sainte messe, cette participation plus personnelle et plus effective au sacrifice de l'autel. Les prières liturgiques, certaines cérémonies, comme la goutte d'eau versée dans le vin de l'offertoire, avaient déjà marqué la participation personnelle des fidèles au saint sacrifice ; mais la communion en est l'expression la plus vivante. Ils le comprenaient bien ainsi, ces chrétiens des premiers siècles, qui ne pensaient pas que l'on pût assister à une messe sans y communier. Ceux qui se conforment encore à ce vénérable usage de l'Eglise primitive répondent non seulement au vœu de l'Eglise et de Notre-Seigneur, mais ils agissent selon la logique des choses et se conforment à la nature même du saint sacrifice.

La communion est à la messe, je l'ai dit, une partie essentielle. Sortir de l'église avant la communion, c'est manquer la messe, puisque c'est manquer à une partie importante de la messe. La simple assistance passive et matérielle n'est cependant pas suffisante ; il y faut une assistance d'esprit et de cœur. A défaut de la communion sacramentelle, que l'on ne pourrait pas faire, cette condition peut se réaliser par la communion spirituelle, qui consiste à recevoir en esprit et en désir le corps sacré du Sauveur.

II

Cette troisième partie de la messe s'ouvre par la récitation du *Pater*. La messe est une prière, la plus excellente des prières, une prière en action, et nous avons vu combien belles et profondes sont les vénérables formules de notre liturgie. Mais, dit S. Grégoire le Grand, « il ne convenait pas seulement de faire entendre les seules paroles

d'un auteur quelconque sur l'oblation ; il fallait y prononcer l'oraison que le Seigneur nous a apprise. » A la voix de son sang offert sur l'autel, il fallait ajouter le son de ses propres paroles, pour exprimer toute la signification de son sacrifice.

L'introduction du *Pater* dans la liturgie de la messe remonte au pape S. Grégoire, à la fin du VIe siècle ; mais cet usage existait depuis plus longtemps dans les autres liturgies. S. Augustin en est témoin pour l'Afrique, S. Jérôme pour l'Eglise de Jérusalem et S. Jean Chrysostome pour l'Eglise grecque d'Antioche.

Au rit romain, le prêtre seul récitait le *Pater ;* le peuple ne s'y associait que par l'*Amen* final. Mais au rite gallican et en Orient, tout le peuple le récitait ou chantait avec le prêtre. Au rit mozarabe, le peuple répétait *Amen* après chacune des sept demandes dont se compose le *Pater*

Il n'entre pas dans mon sujet de vous donner un commentaire complet de cette prière par excellence. Il me suffira de rappeler ce qu'il faut savoir de l'Oraison dominicale. « L'Oraison dominicale l'emporte sur toutes les autres prières, dit le pape S. Innocent III, par sa brièveté, par ses demandes qui suffisent à tout et la fécondité des mystères. » Tertullien, le grand apologiste du IIe siècle, y voit « le résumé de tout l'Evangile. »

Si cette prière est en effet si profondément imprégnée de l'esprit de l'Evangile, c'est qu'elle a été composée par l'auteur même de l'Evangile, par Jésus.

Les disciples avaient vu leur Maître plongé dans la sainte ferveur de la prière et ils étaient avides de connaître le secret de ses entretiens avec Dieu. S'approchant de lui, ils lui dirent : « Maître, enseignez-nous à prier, comme Jean-Baptiste l'a appris à ses disciples. »

Les apôtres connaissaient bien des formules de prière et des plus excellentes : les psaumes de David en présentaient une riche collection. Mais c'était moins une formule qu'ils désiraient qu'un esprit nouveau pour animer leur prière. Jésus répondit : « Quand vous prierez, vous prierez ainsi : Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié... »

Dès les premiers mots, l'esprit nouveau de l'Evangile se manifeste : « Notre Père, qui êtes aux cieux » ; on sent que, par cette invocation, la tête de l'homme courbée depuis tant de siècles sous le joug pesant de la Loi, se relève dans la confiance et l'amour. Le Juif avait Jéhovah pour maître, il n'aurait pas osé l'invoquer comme père. Dans ses prières, il se servait de termes qui exaltent la grandeur de Dieu : Créateur, Tout-Puissant, Roi du ciel et de la terre, Eternel.

Aujourd'hui nous osons, à la suite de Jésus, l'appeler notre Père. Notre sainte hardiesse vient des profondeurs mêmes du mystère de l'Incarnation, par lequel le Fils de Dieu a revêtu notre nature humaine et est devenu notre frère.

Puis, après cette invocation, viennent sept demandes, dont les trois premières se rapportent à la gloire de Dieu et les quatre dernières ont trait aux intérêts divers de l'humanité. « Que votre nom soit sanctifié. » Le nom représente la personne. Que l'honneur et la gloire entourent donc Dieu ; que toute créature lui redise : « Saint, saint, saint est le Seigneur. »

« Que votre règne arrive. » Que Dieu soit toujours plus connu, mieux servi chez nous. Que son règne s'étende sur les peuples qui ne le connaissent pas encore, qui vivent à l'ombre de la mort, dans les erreurs grossières de la superstition et de l'idolâtrie. Paroles qui ouvrent un vaste champ au zèle le plus ardent des apôtres.

« Que votre volonté soit faite sur la terre, » par les hommes, *comme* elle est faite au ciel, avec une docilité empressée, par les anges ; car la volonté de Dieu est la règle de toute justice, de tout bien, de toute vertu et de toute sainteté.

Après la gloire de Dieu, l'objet de notre prière est notre bien propre. Et d'abord la vie, la santé, l'entretien nécessaire de l'existence terrestre.

« Donnez-nous notre pain de chaque jour. » Remarquez-le, m. f., nous ne demandons pas le luxe, les richesses, le superflu ; nous ne demandons pas davantage de pouvoir accumuler les réserves de l'avarice. Ayant de quoi nous vêtir et nous nourrir, nous sommes satisfaits. Et puisque cette prière se récite sur l'Eucharistie, nous ne pouvons oublier cette variante du texte évangélique qui nous fait demander à Dieu notre « pain supersubstantiel », notre pain spirituel, le pain de l'âme à côté de celui du corps. Notre âme affamée de vérité et de bonheur a besoin de cette nourriture surnaturelle et la Sainte Eucharistie, par un bienfait pour lequel nous ne saurions avoir trop de reconnaissance, peut nous la donner chaque jour.

Nous demandons ensuite le pardon de nos péchés sous la réserve que nous-mêmes nous pardonnions à ceux qui nous ont offensés. Il y a là un double acte : de contrition pour nos propres fautes et de pardon pour les fautes des autres. La valeur de cet acte est très grande, si grande même, aux yeux de S. Augustin, que la récitation de cette prière suffit à purifier l'âme de ses fautes quotidiennes et à la rendre digne de s'approcher de la sainte Table.

« Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. » Nous sommes, tant que nous vivons ici-bas, soumis à l'épreuve et à la lutte. Faibles dans notre volonté, séduits par la fascination des faux biens du monde, nous avons besoin du secours d'En-haut et c'est ce que nous demandons par cette formule.

III

La prière suivante, *Libera nos quæsumus,* continue la pensée de la dernière demande du *Pater.* « Délivrez-nous, Seigneur, de tous les maux passés, présents et futurs » : des maux passés, c'est-à-dire des conséquences et des peines de nos

péchés ; — des maux présents, c'est-à-dire des fautes actuelles, des tentations, des peines, souffrances, maladies, accidents ; — des maux futurs, c'est-à-dire de tous ceux que l'avenir inconnu peut nous réserver, — et par l'intercession de la Sainte Vierge et de vos saints, accordez nous la paix.

Ce dernier mot, « la paix, » constitue une transition naturelle à la cérémonie suivante. S. Grégoire, l'auteur de cette prière, nous achemine ainsi à cette cérémonie si touchante, le baiser de paix, qui trouvait sa place ici, avant la fraction du pain et la communion ; ce sera l'objet de la prochaine instruction.

* *

Gardez de la présente instruction, m. f., le souvenir des grandes leçons du *Pater ;* inspirez-vous dans vos prières de cet esprit de confiance filiale ; souvenez-vous de pardonner à vos frères pour obtenir le pardon de Dieu ; inspirez vous, en un mot, de l'esprit de cette sublime prière, puisqu'elle est tout l'esprit de l'Evangile. Ainsi soit il.

XI

LA COMMUNION *(suite)*

Mes frères,

Après la récitation du *Pater* et de la prière qui suit, attribuée à S. Grégoire le Grand, se placent, avant la communion proprement dite, la fraction du pain ou de l'hostie et, dans l'ancienne Eglise, le baiser de paix, que rappellent encore les paroles du prêtre : « *Pax Domini sit semper vobiscum.* Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous. »

I

Pour communier les fidèles, il fallait rompre le pain consacré ; c'est pourquoi la fraction du pain constitue une partie nécessaire de la communion. C'est à la fraction du pain que les disciples d'Emmaüs reconnurent leur Maître ressuscité, le soir de Pâques.

A la messe, le prêtre rompt la sainte hostie en trois parties et en met une parcelle dans le calice. Ce geste exprime non seulement la fraction du pain, mais évoque encore une ancienne coutume, qui survécut dans l'Eglise jusqu'au VIIIe s. Au moment de la fraction du pain, après avoir mis à part la portion destinée à la communion des fidèles, le prêtre réservait encore une parcelle de la sainte hostie, laquelle n'était pas consommée, mais était conservée à la sacristie. Le lendemain ou le dimanche suivant, cette parcelle était apportée, à ce moment de la messe, dans la même église ou dans une autre basilique, où elle était mise et détrempée dans le calice. On voulait par cette cérémonie affirmer la perpétuité et la continuité du sacrifice eucharistique.

Aujourd'hui que l'on se sert de pain azyme, il n'est plus nécessaire de rompre la sainte hostie pour communier les fidèles ; la fraction du pain n'aurait donc plus sa raison d'être. Toutefois elle a gardé encore sa place dans la liturgie actuelle, comme une survivance de deux coutumes qui se sont amalgamées dans une unique cérémonie : fraction du pain proprement dite et mélange dans le calice de la parcelle d'un précédent sacrifice.

J'ajoute que le symbolisme est venu donner ses explications mystiques à ces cérémonies. Par la consécration, le corps et le sang de Jésus sont en quelque sorte séparés sur l'autel ; séparation, il est vrai, toute mystique, et non réelle, suffisante cependant pour figurer le sacrifice sanglant de la croix et la mort du Sauveur. La réunion de la parcelle de l'hostie avec le Précieux Sang dans le calice symbolise la résurrection glorieuse du Christ, la vie nouvelle qu'il a reprise et qu'il veut nous communiquer par la sainte communion. C'est du reste ce que demande le prêtre par les paroles qui accompagnent cet acte : « Que ce mélange du corps et du sang de N.-S. Jésus-Christ soit un gage de vie éternelle pour nous qui le recevons. Ainsi soit-il. »

II

A ce même moment, ai-je dit, se donnait, du moins dans la liturgie romaine, le baiser de paix à toute l'assemblée des fidèles. Nous avons ici une cérémonie tout imprégnée de cette charité fraternelle dont étaient animés les premiers chrétiens et qui faisait dire d'eux : « Ils ne forment qu'un cœur et qu'une âme ; voyez comme ils s'aiment. » Cette charité était si universelle que nous en trouvons l'expression manifestée par le même geste, non seulement à Rome et en Afrique, mais dans les liturgies orientale, gallicane et wisigothique ; toutefois, dans ces dernières liturgies, le baiser de paix se donnait à l'offertoire.

La pratique du baiser de paix se maintint jusque vers le IXe s. ; il se transmettait dans les rangs de tous les fidèles, du clergé au peuple, hommes et femmes séparément. Eloquente leçon de charité, m. f. : avant de communier, les fidèles devaient avoir le cœur vide de toute animosité, de toute haine fraternelle. N'avaient-ils pas, au *Pater*, demandé à Dieu de leur pardonner leurs péchés, comme eux-mêmes « pardonnaient à ceux qui les avaient offensés » ? Et comme preuve de ce pardon généreusement accordé à leurs frères, voici qu'ils se donnaient entre eux le baiser de paix. N'est-ce pas la mise en pratique de la recommandation évangélique : « Si tu vas faire ton offrande au Seigneur et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, retourne en arrière et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; tu viendras ensuite apporter ton offrande au Seigneur. » Si nous nous inspirions de cet exemple et de ces leçons, m. f., non seulement dans nos communions, mais dans l'assistance à chaque messe dominicale, verrait on encore tant de divisions dans les familles et dans la société, tant de rancunes tenaces dans les cœurs ? Non, la charité bonne, douce, fraternelle, indulgente fleurirait dans les âmes et s'épanouirait dans les œuvres.

III

Après la cérémonie de la fraction du pain, la messe se poursuit dans l'invocation trois fois répétée de l'*Agnus Dei*, Agneau de Dieu. C'est un des symboles les plus charmants et les plus touchants à la fois, sous lesquels il a plu à Dieu de nous représenter sa miséricorde. On aime dans l'agneau la blancheur de sa toison, sa candeur, sa douceur ; on est ému de sa tragique destinée qui le voue à l'immolation pour la nourriture des hommes et, dans les religions anciennes, pour l'expiation de leurs péchés. Voilà pourquoi l'agneau entre dans l'histoire religieuse et occupe une place en évidence dans les pages de la Bible.

Sous la Loi ancienne, le sang de l'agneau apparaît sur le linteau de la porte des Israélites, comme le signe qui les protège des coups de l'ange exterminateur et comme la rançon du salut du peuple de Dieu. Isaïe a contemplé, dans ses visions prophétiques, le Messie comme un agneau qui se tait sous les ciseaux du tondeur et qui est conduit sans se plaindre à la boucherie. C'est sous ces traits que Jean-Baptiste, le Précurseur, reconnaît le Messie parmi les pèlerins de Galilée et, pour le désigner à l'attention de ses disciples, il ne trouve pas de paroles plus expressives que celles-ci : « Voici l'Agneau de Dieu, celui qui efface les péchés du monde. » Ce sont celles-là mêmes que le prêtre répète au moment de consommer le saint sacrifice par la communion. Ces paroles nous font apparaître Jésus à la sainte messe comme étant à la fois la victime du sacrifice et la nourriture surnaturelle des âmes et elles unissent le sacrifice de la terre au sacrifice éternel de l'Agneau sur l'autel du ciel.

IV

Les trois prières qui suivent sont une préparation plus immédiate à la sainte communion. Dans la première, le prêtre demande la paix pour l'Eglise ; cette prière, commentaire de la dernière invocation de l'*Agnus Dei* : « *Dona nobis pacem*, » est supprimée aux messes des morts. Puis il prononce ces ferventes paroles : « Seigneur Jésus, délivrez moi par votre saint corps et votre sang précieux ; faites-moi adhérer toujours à vos commandements et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. » Se séparer de Jésus, se séparer de Celui qui est la Voie, le Vérité, la Vie, quel effroyable malheur ! Si par le péché on s'écarte de lui, on s'égare hors de la seule voie qui mène au salut, on sort de la vérité, qui est la richesse et la paix de l'esprit, on perd la vraie vie, la vie éternelle.

Enfin le prêtre demande humblement que cette réception du corps et du sang du Christ ne soit pas pour lui un sujet de condamnation, mais qu'elle lui serve, par la bonté de Dieu, de défense pour le corps et pour l'âme et lui soit comme un remède de vie éternelle.

Ainsi purifié des fautes quotidiennes par l'Oraison dominicale, préparé par ces ferventes prières, le prêtre peut maintenant communier. Se reconnaissant cependant indigne d'un si grand bienfait, il se frappe trois fois la poitrine en répétant les admirables paroles pleines de foi et d'humilité du centurion de l'Evangile : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » Il se communie alors lui-même. Prêtre du saint sacrifice, il en est le premier bénéficiaire. Lui qui, par les paroles de la consécration, a attiré Jésus sur l'autel, il est juste qu'il soit le premier à jouir de sa présence et à participer à ses grâces.

Après la communion du prêtre, les fidèles s'avançaient en rangs pressés vers la table de communion pour participer au banquet sacré, car, à leurs yeux, la vraie manière de s'associer au saint sacrifice était non pas seulement une assistance plus ou moins passive, mais la communion.

Les diacres prenaient alors sur l'autel le pain consacré, réservé pour la communion des fidèles, et le leur distribuaient. Ceux-ci le recevaient dans leur main droite, voilée d'un linge, et s'en nourrissaient eux-mêmes. Ils trempaient ensuite leurs lèvres au calice que leur présentait un autre diacre et regagnaient leurs places. Ils communiaient donc sous les deux espèces du pain et du vin.

La communion sous l'espèce du vin a disparu depuis longtemps et l'Eglise l'a supprimée pour les fidèles, la réservant aux prêtres seuls. L'usage de la coupe persista jusqu'au XIIe s. environ ; il s'est maintenu encore dans la messe papale. Mais à partir du XIIe s., il tombe de plus en plus en désuétude et l'Eglise, par opposition aux erreurs de Wicleff et de Jean Huss, le supprima par un décret du concile de Constance en 1415, décret qui fut confirmé par le concile de Trente.

Pourquoi l'usage de la coupe se perdit-il ? — Pourquoi sa suppression légale par un décret conciliaire ? Ce fut à cause du danger de renverser le Précieux Sang, à cause des difficultés de sa conservation, quand la communion des fidèles n'avait pas absorbé toute la quantité préparée, à cause enfin de la répugnance des fidèles à mettre après tant d'autres leurs lèvres au même calice. Mais la principale raison, dogmatique celle-là, est que celui qui communie sous une seule espèce, avec l'hostie seule, communie vraiment et pleinement : il reçoit Jésus tout entier, sans diminution ni restriction, avec son corps et son sang, son humanité et sa divinité. Car, dans l'Eucharistie, Jésus est vivant ; il est là avec son Corps ressuscité et glorieux, il ne saurait donc plus être séparé de son sang et dans l'état de mort.

Je sens, m. f., toute l'aridité de ces explications historiques. Quand il s'agit de communion, il faudrait se recueillir pour admirer le grand chef-d'œuvre de la puissance et de l'amour de Dieu. Il faudrait faire silence et laisser parler sa foi, donner libre cours à la reconnaissance et à l'amour de

son cœur. Il faudrait ouvrir largement son âme aux bienfaits de Dieu, car la communion c'est la nourriture des âmes et la nourriture c'est la vie. Et quelle vie ? Une vie divine. Car le pain que nous recevons, c'est Jésus. Il a dit : « Je suis le Pain vivant, descendu du ciel ; celui qui mange de ce pain aura la vie éternelle. » Voilà, m. f., la grande vérité qui éclaire toutes les cérémonies, anime toutes les prières, vivifie tous les gestes. Gardez la toujours devant vos yeux et votre âme, enrichie de connaissances plus étendues, comprendra mieux la sainte messe, l'aimera, en goûtera tous les fruits ; mieux encore, elle en vivra. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXXVIII

LE PÉCHÉ D'ORGUEIL

L'orgueil est le principal défaut de la nature humaine, et nous en sommes tous plus ou moins malades.

I

C'est une estime déréglée de sa propre personne, de ses lumières, de ses vertus. L'orgueilleux s'admire et s'adore sans cesse. Ce qui est hors de lui, il le dédaigne ; ce qui est plus haut que lui, il le jalouse. Or, de toutes les imperfections, il n'en est pas, depuis la déchéance originelle, comme l'orgueil pour nous pénétrer davantage, sous de multiples formes.

Il y a l'ambition vulgaire, apparente, qui veut les honneurs et rêve la fortune, coûte que coûte, fallût-il l'acquérir en quelques années et par des moyens que la justice réprouve. Il y a aussi l'ambition, plus délicate, plus discrète, qui prend les couleurs de la modestie, affecte la réserve et sous cette réserve simulée cache je ne sais quel amour-propre.

L'orgueil est encore la susceptibilité. Dans les détails de la vie commune, nous avons maintes occasions d'être blessés. Malgré les ménagements voulus, mille choses inévitables nous font plus ou moins souffrir. Une personne susceptible éclate pour la moindre contrariété, s'aigrit, ne garde aucune mesure. Elle n'aura, dans son impatience, que des paroles amères et méprisantes.

L'esprit de suffisance se caractérise de même. Le suffisant est intimement pénétré de sa valeur. Chez lui tout est à louer ; ce que font les autres mérite le blâme. Hautain, dédaigneux, exigeant, gardez-vous d'avoir une pensée opposée à la sienne ; tout infatué de sa personne, prévenu outre mesure de ses avantages, il décide avec autorité.

Mais la forme la plus ordinaire de l'orgueil repose dans la vanité. On se glorifie de la force de sa jeunesse, de l'éclat de son nom, du luxe de ses habits. L'écueil de la vaine gloire est si subtil que l'on ne saurait presque l'éviter ; il se glisse jusque dans les choses saintes. S. Paul lui-même, après avoir été ravi au troisième ciel où il entendit des paroles ineffables, éprouva les assauts du démon, « de peur qu'un sentiment de vaine gloire ne s'élevât dans son cœur : *Ne magnitudo revelationum extollat me.* » (II Cor., XII, 7).

II

L'histoire de l'orgueil a commencé par la jalousie d'un frère : Caïn tuant Abel. Et du sentiment de l'orgueil nous sommes tous pétris. Nous avons des défauts et nous ne voulons voir en nous que des qualités. Quelqu'un s'avise-t-il de faire entendre un reproche sur nos faiblesses, ce reproche nous pique au vif. On a beau dire, on est ainsi fait : même dans des vies réglées, mesurées, il faut encore des atténuations et des éloges. L'orgueil, comme un bandeau deux fois replié, nous fait prendre la vérité pour le mensonge et le mensonge pour la vérité.

Au surplus, dès que l'orgueil a pris possession d'une âme, dès qu'une âme s'est laissé surprendre par ses attraits flatteurs, de continuelles alarmes l'envahissent. Ce qu'elle désire lui est-il accordé, elle en voudrait encore davantage ; quoique pourvue de l'abondance des choses dont se nourrit la félicité humaine, elle n'en est pas moins avide. Pas de si chétif avantage, même corporel, dans lequel la vanité ne trouve un aliment, une jouissance. Elle s'introduira dans nos œuvres de piété quelquefois, et pour en détruire le mérite, comme un ver insatiable ronge en un fruit savoureux tout ce que celui-ci a de bon pour n'en laisser que l'apparence.

Ne croyons pas d'ailleurs que l'orgueil soit seulement le fait des riches de la terre. Hélas ! il n'habite pas toujours les superbes maisons, mais on le rencontre souvent dans la demeure de l'indigent et sous d'humbles vêtements. On peut être riche et très modeste, on peut être pauvre et très orgueilleux. Tant que personne ne nous humilie, la pensée que nous avons de notre valeur suffit pour étaler la joie d'une vanité satisfaite ; mais que quelqu'un s'avise de nous imposer le moindre désagrément, alors on se révolte, ou si l'on n'ose se plaindre ouvertement, l'âme garde un souvenir amer. On entend prononcer quelquefois ce mot : « Je n'ai pas d'orgueil : que l'on dise ou que l'on pense ce que l'on voudra de moi, peu m'importe. » Prenons garde : l'orgueil est si habile à se cacher dans un petit coin du cœur !

La Sainte Vierge est le modèle auquel il faut constamment revenir. Reine des humbles, elle ne tira vanité d'aucune prérogative, d'aucun privilège, mais elle vécut oubliée dans un état voisin de la misère. Que nous sommes loin de sa perfection ! Nous avons tous notre part d'orgueil : soit amour-propre exagéré, soit susceptibilité coupable, soit suffisance froissée ; l'orgueil nous aveugle tellement qu'il peut nous conduire aux pires excès. Pour nous en préserver, nous aurons ce caractère simple et ce bon naturel qui savent apprécier chaque chose à sa juste valeur.

* *

Pour diminuer en nous les illusions de l'orgueil, pensons surtout à Jésus-Christ, qui a été l'humble par excellence. Sa tête fut couronnée d'épines, le fardeau de la croix meurtrit ses épaules, on lui donna une pourpre dérisoire. En présence de pareils abaissements, comment pourrions-nous succomber à la tentation de l'orgueil, rechercher la vaine gloire ? Avec une bonne dose de courage et de confiance en Dieu, ayons toujours une âme sincère, attentive sur elle-même, et l'humilité nous deviendra une vertu facile.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

VII

Mademoiselle, Monsieur,

Vous voici au pied de cet autel, devant Dieu, tout prêts à vous jurer la foi que vos cœurs se sont promise depuis longtemps déjà. C'est vraiment une heure solennelle dans votre vie, heure grave et joyeuse tout à la fois, qui évoque dans votre esprit la grandeur de l'union que vous allez contracter.

Aussi m'invitez-vous, moi, prêtre, représentant de Dieu, en vertu de l'amitié qui m'unit à vos familles, non seulement à recevoir vos serments au nom de l'Eglise, mais encore à vous redire le lumineux enseignement du christianisme sur l'acte que vous allez accomplir et à appeler sur votre union et sur votre destinée les faveurs divines.

* *

C'est une grande et belle chose que la rencontre de deux âmes jeunes. Vous en êtes convaincus, plus et mieux que personne. Aussi bénissez-vous le bon Dieu, qui vous a préparés de loin l'un pour l'autre. Il nous est doux, en voyant cette attention de la Providence à votre égard, de conclure que votre union s'annonce sous les meilleures auspices.

Grand par sa vocation, le mariage, — et disons mieux, votre mariage, — ne l'est pas moins par la dignité à laquelle il a été élevé. C'est ici le lieu et l'heure de le dire bien haut. C'est un contrat que vous concluez ensemble, mais ce n'est pas un contrat ordinaire.

Vous savez que, du mariage, de l'union de l'homme et de la femme, le Christ Notre-Seigneur a fait un sacrement : un sacrement, c'est-à dire, non pas un certain décor de religion surajouté au décor nuptial et qui peut en être écarté au gré des hommes, comme on le dit souvent, mais bien la condition essentielle d'une véritable et légitime union ; un sacrement, c'est-à-dire encore le principe de sanctification et de salut, qui, dans l'union que vous allez contracter, produit la grâce divine dont vous avez besoin pour remplir les devoirs très doux, mais parfois si difficiles, de votre nouvel état, la grâce qui purifie, maintient, féconde, surélève l'affection, la grâce qui, aux heures sombres et tristes, la rend lumineuse et réconfortante.

Le mariage est si grand dans sa signification que l'on n'a pas hésité à le comparer à l'union sainte que le Christ a contractée sur la terre avec son Eglise.

Dès lors, ne vous semble-t-il pas qu'il s'idéalise, le mariage ainsi consacré par le sacrement, qu'il s'élève, à l'abri des vicissitudes de la vie comme des coups que veulent lui porter les législations humaines ? Vous qui allez vous unir en prononçant le *oui* sacramentel, pénétrez-vous de plus en plus de cette notion et soyez fiers devant tous comme au plus intime de vous-mêmes, en unissant vos deux existences sous le regard et la bénédiction de Dieu et de son Eglise, de représenter en vous-mêmes un grand mystère divin.

Puis comment ne pas joindre à cet idéal la grandeur de la mission, en quelque sorte créatrice, à laquelle vous êtes appelés et le prestige tout particulier dont cette mission est pour vous le gage certain : devenir les représentants de Dieu, non seulement pour continuer la race humaine, mais surtout pour transmettre la vie spirituelle ? N'est-ce pas là une sublime mission ? Que vos enfants, nombreux à votre foyer, soient votre joie et votre honneur et qu'ils voient toujours, sur le front de leur père comme sur le front de leur mère, la marque des vertus chrétiennes que vous leur transmettrez.

Grande est votre vocation, sainte est la dignité du sacrement que vous allez recevoir, noble est la mission qui vous échoit.

Mais Dieu impose toujours des obligations proportionnées aux bienfaits qu'il accorde Les devoirs qu'il vous impose vont désormais ordonner tout votre avenir et en faire en quelque sorte deux parts : une part pour lui et une part pour vous.

Oui, une part de votre vie doit être pour Dieu, et ce doit être la plus grande, si vous voulez que votre foyer soit vraiment béni. Souvenez-vous des enseignements que vous avez reçus au sein de vos familles chrétiennes et mettez les en pratique sans respect humain. La religion, en s'installant dans un nouveau foyer, y apporte toujours avec elle l'honneur, la joie et des garanties de paix et de durée.

Après la part de votre vie donnée à Dieu, il y a la part que vous devez réserver à vous-mêmes. Ne craignez rien. La première ne diminue pas la seconde ; au contraire, elle la fait plus grande et plus belle. Cette part, c'est la donation réciproque de tout ce qui est en vous dévouement et amour.

Sans doute, dans la société familiale, c'est l'homme qui est le chef. A lui donc de commander, de prendre les décisions et les responsabilités, à lui de s'exposer pour défendre efficacement les intérêts du foyer. A la femme de remplir la maison de sa grâce, de sa bonne humeur, de ses délicatesses et de ses prévenances.

Cette division des tâches et des prérogatives au foyer familial est une question de justice. Mais la justice, vous le voyez bien, est une vertu trop rigoureuse, quand l'affection ne vient pas y mettre sa douceur. Aussi S Paul. après avoir proclamé le pouvoir de l'homme dans la famille, demande aux époux de s'aimer, comme le Christ a aimé l'Eglise, son épouse, pour laquelle il s'est livré à la souffrance et à la mort, — de s'aimer dans une tendresse qui surmonte toutes les épreuves et